

Mesure du ciel et de la terre

UNE BIOGRAPHIE DE ROBERT MARTEAU, POÈTE DU REGARD QUI VOYAIT CE QUE NOUS NE VOYONS PLUS. POUR FAIRE CONNAÎTRE L'HOMME ET DONNER À SON ŒUVRE LA PLACE QUI LUI REVIENT.

Auteur de dix-huit recueils de poèmes, de quatre romans, diariste, critique d'art et traducteur (espagnol, anglais), Robert Marteau (1925-2011) est à la tête d'une œuvre protéiforme où l'écriture est un exercice d'attention et d'assentiment, la résultante d'un dialogue constant avec le monde et ses images, avec sa réalité et sa transfiguration.

Né au cœur de la forêt de Chizé, en Poitou, dans la ferme de ses grands-parents paternels, Robert Marteau sera le témoin d'une société rurale aujourd'hui disparue, un univers âpre et dur où l'homme travaillait à la force de ses bras en respectant les saisons et les jours : « *Nous vivions comme les paysans de Virgile.* » Un monde, une organisation sociale, des hommes, qu'il évoquera dans *Chevaux parmi les arbres*, *Le Jour qu'on a tué le co-*

chon et ce vaste thrène qu'est *Dans l'herbe*. La terre, la forêt, ses mystères et ses superstitions, mais aussi les veillées, le patois et les rites religieux jouent un rôle essentiel dans sa formation, tout comme la mission qui lui fut confiée quand, enfant, il dut faire la lecture – lire et dire le monde – à sa grand-mère devenue aveugle. Le baccalauréat en poche, il rejoint Paris fin 1944 pour y poursuivre des études de langues, qu'il abandonnera vite pour devenir un piéton de la capitale, arpenter parcs et jardins tout en collaborant à la revue *Esprit*, à qui il donne des notes critiques, mais aussi des chroniques sur le rugby et la taurromachie. C'est au Seuil qu'il publie ses premiers recueils de poésie : *Royaume* (1962) et *Travaux sur terre* (1966), soutenus par Michel Deguy.

Ne se reconnaissant ni dans le surréalisme, ni dans l'existentialisme, ni dans la

poésie de la Résistance, il fait œuvre à partir de son histoire et du monde de ses origines. Le lieu natal devient lieu mental. Transfigurant la réalité, comme Paul Claudel, à des fins littéraires, il en montre la beauté. Il s'agit de représenter le monde, de le décrire mais en le posant à distance afin de dégager le merveilleux d'une présence. Revendiquant l'idée d'un classicisme créatif, sa poésie a recours au lyrisme dans la continuité de la tradition.

Poète pour qui la langue ne cessera d'être un objet de désir, il ira chercher au Québec ce charme de la langue française en perte dans notre pays. Il y séjournera de 1972 à 1984, soutenant la souveraineté du Québec, prenant la nationalité canadienne et y rencontrant l'amour en la personne de Neige, qui deviendra sa compagne. Un long séjour qu'il évoquera dans *Mont-Royal*, son journal tenu sur place (1981) et dans *Fleuve sans fin* (1986).

De retour en France, il ne cessera de cycler, dans ses sonnets – il en écrira plus de quatre mille – sa vision singulière du monde. Une poésie en rapport charnel avec l'univers végétal et animal, et comme enluminée par le chant des oiseaux. C'est que Robert Marteau écrit toujours *sur le motif*, nommant avec une minutie amoureuse un monde où tout est signe d'une création toujours en mouvement. Après *Forestières* (1990), c'est sous le titre générique de *Liturgie* (1992) que paraissent désormais ses livres. *Liturgie*, pour dire la splendeur gratuite de la beauté du monde, son harmonie divine. Recevoir et restituer, dégager les différents plans de la réalité, révéler le sens caché sous le sens manifeste, telle est sa tâche, qui est aussi celle des peintres qu'il aime – *Huit peintres*, *Le Louvre entrouvert...* – ceux qui donnent à voir ce qui est dissimulé et qui, paradoxalement, ne figure pas comme une évidence dans le tableau. Une œuvre qui, sous sa spiritualité assumée, est avant tout un traité du regard et une leçon d'admiration.

Richard Blin

Robert Marteau, de Jean-Yves Casanova
Léo Scheer, 300 pages, 20 €

LA RENARDE de William S. Merwin

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Luc de Gustine, Fanlac, 160 pages, 18 €

Le 15 mars 2019 à Haiku (*sic*) dans l'archipel d'Hawaï, avec le décès de William S. Merwin, un pont littéraire, reliant l'Ancien et le Nouveau Monde, s'écroule. Né à New York en 1927, le double lauréat du prix Pulitzer sut renouveler la poésie nord-américaine d'après-guerre tout en la rattachant à la lyrique médiévale de Dante et des troubadours via Ezra Pound qu'il rencontre à 18 ans. Auteur d'une cinquantaine d'ouvrages (recueils de poèmes en vers ou en prose), il a traduit Villon, Dante, Lorca, Mandelstam, Follain... Ces poèmes, amples et lyriques, mais proches du langage parlé ne comportent pas de ponctuation. En 1954, il tombe amoureux du causse quercynois. Il le sillonne, cherche et trouve des présences, celles des troubadours, mais aussi celles de gens simples, bergers, aubergistes, viticulteurs, ainsi que celle d'animaux, végétaux, minéraux... Cinq ouvrages publiés par Fanlac témoignent de ce saisissement. Voici rééditée *La Renarde*, recueil de poèmes d'avant 1995. « *Ceux de la Renarde viennent d'une période où j'ai vécu sur le Causse pendant presque trois ans comme un ermite avec pour tout voisin un berger. Pour moi, les périodes de solitude sont très importantes. Ces poèmes évoquent le côté antique de cette région où l'Histoire est figée dans le paysage* », nous confiait-il au printemps 2013 dans sa grange de Loubressac (Lot). On croise ici dans une brume mystérieuse et mélancolique tout un cosmos fertile d'apparitions, d'intuitions, de réminiscences. Un renard endormi sculpté sur une ferrure de porte, la barrière d'une grange, Hölderlin à la rivière, le troubadour Peire Vidal éternel amoureux transi... « *J'ai vu le loup en hiver observant sur la colline à vif/ je suis monté de nuit en haut de la tour noire et j'ai chanté.* » Un éloge de Jacques Réda conclut l'ouvrage. « *Il se peut que Merwin ait élu résidence sur un causse parce que sa poésie déjà le voulait, ou que le causse se soit emparé de sa disposition pour entrer dans la poésie.* »

Dominique Aussenac